

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Se perdre, au centre de la terre, au coeur de l'écriture *L'Ombre et le double* d'Yvon Richard

Jacques Michaud

Number 16, Winter 1979, Winter 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40538ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Michaud, J. (1979). Review of [Se perdre, au centre de la terre, au coeur de l'écriture : *L'Ombre et le double* d'Yvon Richard]. *Lettres québécoises*, (16), 16–19.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le Roman II

Se perdre, au centre de la terre, au coeur de l'écriture

l'Ombre et le double

d'Yvon Rivard

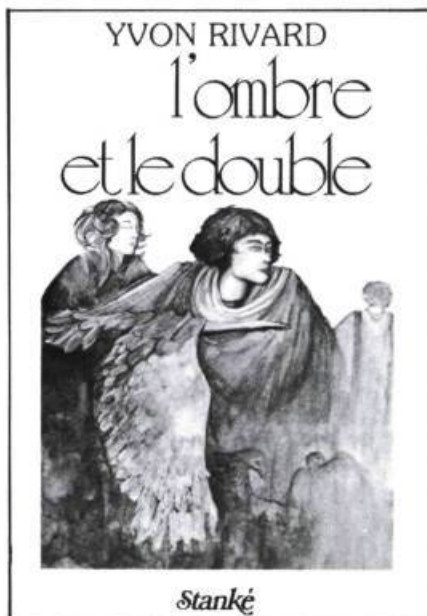
Choisir.

Les bouches sont-elles des mots, les mots sont-ils des pièges ? Où nous mène ce voyage qui semble ne devoir jamais se terminer ? Le commencement serait-il déjà sa fin ? Est-il possible de se déplacer dans le ventre d'un cercle ? Si je sais qui je suis, pourquoi alors tous ces appels et toutes ces confusions ? Et si je ne le sais pas, pourquoi tous ces repères et toutes ces indications ? L'auteur annule ce qu'il crée, refait ce qu'il abolit. Et pendant qu'il cherche l'ombre, le lecteur joue avec le double¹.

La tentative est audacieuse, le projet est téméraire. Yvon Rivard rassemble dans le même édifice verbal ceux qui, d'une part, veulent définir le pays une fois pour toutes et ceux qui, d'autre part, prétendent qu'il faut plutôt commencer par expliquer le monde. Dialectique du poète et du politique, débat du sédentaire et de l'explorateur, tension du temps et de l'espace, division de l'oeil et de son image. Tout est circonscrit mais tout éclate. La ligne de l'action essaie de se faire droite mais, subitement, elle s'enroule. L'auteur cherche à rattraper l'ombre² et le lecteur est toujours à la poursuite du double.

Un pays que j'oublie

Un homme a été emprisonné. Son crime est double. Il a d'abord été victime de cette loi juridique qui dit que « quiconque ne participe pas à la quête du pays ou l'entrave sera jugé par ses pairs. » Mais il a vite attiré les foudres de ses concitoyens pour une chose beaucoup plus grave, celle d'avoir écrit une malheureuse petite phrase qu'il ne réussit toujours pas à expliquer : « L'innommé est innommable. » Offense politique, trahison littéraire. Notre homme, qui prend tantôt la forme du je, tantôt emprunte le prénom de Thomas, est donc incarcéré dans une prison qui ressemble à « une cabane au seuil de la forêt. » La réalité du personnage princi-



pal et des lieux qu'il habite tend à s'estomper dès le départ. Mais revenons au pays comme tel.

Les cinquante ou soixante premières pages de ce livre qu'on pourrait peut-être appeler un roman, un récit ou une chronique (mais à quoi bon ces étiquettes, l'éditeur lui-même n'ayant pas cru utile cette fois d'identifier le genre), toute cette première partie prend l'allure d'une introduction qui serait trop longue. La mise en place de ce jeu d'échecs où les noirs sont politiques et les blancs, littéraires, n'est pas facile. Car l'homme ne peut prétendre commencer à se connaître s'il ne réussit pas d'abord à reconnaître et à expliquer ce qui l'entoure. Autrement dit, il faut un minimum de possessions physiques et géographiques avant de pouvoir faire provision de réflexions et d'images. Voilà pourquoi il est nécessaire et même urgent de partir à la découverte du pays, « un pays dont nul n'a jamais su le nom et qui peut-être n'en aura jamais, car il dérive sans cesse à l'intérieur de frontières que nul ne peut fixer. » Commence ici l'infini débat entre les sédentaires, les explorateurs et les chroniqueurs.

Les *sédentaires*, dont les prénoms sont « barricadés dans les consonnes », apparaissent comme des êtres qui ne croient qu'à ce qu'ils voient et entendent. Ce sont gens de routine et de quotidien, ils sont là pour « veiller à ce que personne ne sorte prématurément de l'espace. » La recherche de nouvelles frontières les concerne plus ou moins. Ils ne souhaitent pas la naissance et la formation du pays. Mais si cela devait arriver, ils en seraient heureux, car il en résulterait « un mieux-être dû à la récupération des énergies consacrées à la quête. » Dans cette mission quasi providentielle de garder le pays à l'intérieur « de frontières provisoires », les sédentaires se sont alliés aux « cartographes », dont la seule tâche est d'enfermer le pays à l'intérieur de lignes et de courbes. Ce qui n'aide pas à clarifier le débat, la situation étant rendue telle qu'il y a maintenant « autant de pays que de cartes. »

Les *explorateurs*, eux, portent des prénoms qui « comprennent plusieurs voyelles. » Ils sont donc déjà plus légers et, en un sens, plus aériens. Ils refusent les frontières provisoires fixées par les sédentaires et les cartographes, ils veulent « épuiser l'inconnu qui les encercle », fascinés et aveuglés par « cet instinct qui les pousse à élargir ce qu'ils veulent cerner. » Leur théorie fondamentale est celle des « frontières naturelles », c'est-à-dire « la croyance en un pays déjà formé » mais qui ne serait pas encore découvert. Oui, le pays existe sans qu'on le sache, il est une « configuration immuable », une forme lointaine qu'il faut tenter de saisir en ne ralentissant jamais l'effort de la marche. Le pays, « c'est la forme nécessaire de l'espace. » Aux sédentaires qui exigent qu'on leur définisse tout cela en des termes plus concrets et plus clairs, les explorateurs répondent sans ambages que les frontières naturelles, c'est « quelque chose sans au-delà. » Défini-

tion tout de suite illustrée par les images suivantes :

« Un lac si grand que cela prendrait plusieurs vies pour le traverser. Une montagne si haute qu'elle crèverait l'oeil qui voudrait en déchiffrer le sommet. Un mur de brume que nul ne pourrait franchir sans devenir invisible. Des nuées d'oiseaux aveugles tendus entre ciel et terre. Un gouffre si profond que le soleil ne pourrait y descendre. »

Mais si le pays est une corde raide, les sédentaires tirant de leur côté et les explorateurs de l'autre, rien donc ne bougera en son milieu ? Effectivement, les antagonistes sont renvoyés dos à dos. Têtes de pioche et langage de mules. Les amants du rêve contre les serviteurs de la réalité. Qui pourra réconcilier ceux qui disent qu'il faut rester dans ce pays si on veut le connaître avec ceux qui sont convaincus qu'il est « impossible de connaître le pays sans en sortir ? »

Des noms je me souviens

C'est ici que les *chroniqueurs* entrent dans le jeu — ou plus précisément dans l'enjeu. Leur rôle premier est de consigner l'histoire du pays dans des chroniques. Cette fonction se confond bien vite « avec la quête des frontières, avec cette action de nommer l'inconnu qui nous encercle. » Nommer. Il faudra donc utiliser des mots pour circonscrire tout l'effort de cette démarche. Mais les mots s'usent vite et les chroniqueurs, soudainement, se font prendre les doigts entre l'arbre et l'écorce. L'histoire devait leur permettre de connaître l'origine des pays et des hommes. Elle les force plutôt à s'interroger sur l'origine des mots. Il leur faut donc s'éloigner de l'éphémère et remonter le chemin qui mène au commencement. « D'où viennent les mots ? » La question rompt brutalement la filiation qui semblait vouloir s'établir entre les sédentaires, les explorateurs et les chroniqueurs. Il faut désormais en finir avec le sens du pays et passer à celui de l'écriture.

L'écriture, c'est bien connu, nous rapproche des dieux. La mise au point du narrateur est claire : « Nous sommes tous les personnages d'une histoire inventée par les chroniqueurs, eux-mêmes inventés par des étrangers que j'appelle immortels. » Un jour, pour bien se

distraindre et mieux les amuser, les dieux — immortels et étrangers — auraient distribué les mots aux hommes, un peu comme on donne des jouets aux enfants. Depuis ce temps, tout l'effort de l'esprit consiste à retrouver le sens de ces mots pour qu'à son tour il devienne semblable aux dieux, pareil à leur image et à leur ressemblance. Platon disait que l'être humain se déplace dans une caverne à la recherche des idées pures. Cette image de la caverne revient souvent dans la tentative du narrateur de retrouver l'explication définitive, celle qui apporte le silence et la paix.



Photo Kéro

Libération qui me condamne

Un peu plus du tiers du livre a été consacré à l'échafaudage de toute cette théorie qui se résume si bien dans la question posée un jour par Gauguin et que Thomas reprend sous cette forme : « Où sommes-nous, qui sommes-nous ? » Ne l'oublions pas, le « je-Thomas » est toujours en prison et c'est pour se préparer à son procès qu'il a entrecroisé toutes ses appréhensions et ses incertitudes. Le procès a lieu. Thomas est de nouveau accusé d'avoir voulu usurper le pouvoir des mots, il s'est rendu coupable d'avoir tenté d'aller plus loin que le sens et le signe. Le tribunal voudra qu'il revienne sur terre et qu'il se réintègre à l'activité ordinaire des jours et de la vie. Une société supporte toujours mal les fous du temps et les visionnaires de l'espace. Prométhée avait voulu lui aussi dérober le feu du ciel (cette parole qui n'appartient qu'aux dieux) et Zeus l'avait vite condamné à être la proie éternelle des vautours. Thomas se défendra tant bien que mal. Le jury finira par le condamner... à vivre. Thomas devra s'exiler.

Sur les chemins du silence

Se continue ici la partie sans doute la plus intéressante de ce livre que je ne parviens pas encore à étiqueter. L'interrogation se fera désormais sur la route et non plus dans le noircissement des pages blanches. À la quête du pays et à celle des mots, succédera celle de soi-même.

L'on savait déjà que Thomas était né d'un songe, de l'union d'un homme et d'une femme « complètement nus montés sur un grand oiseau rouge. » Les géniteurs avaient tout de suite été chassés du village, une collectivité tolère mal ses originaux. Thomas avait été mis dans une corbeille et déposé sur le seuil d'une certaine Élisabeth, soeur probable de son père mais pourquoi pas la soeur de son père probable. On pense aussitôt à Moïse abandonné dans les roseaux et qui lui aussi entreprendra une longue marche devant le conduire à une lumière éternelle.

Dès ses origines, Thomas était donc devenu « amoureux d'une absente » et c'est cette absente qui va expliquer l'intensité de sa présence à tout ce qui l'entoure. Cette absente, il lui donne le nom de Marie. Simultanément, cette Marie va représenter la mère qui donne le jour, la fillette qui comble l'enfance, l'amante qui réchauffe la chair, la femme qui inspire le texte. Tout se fait riche en concordances et en symboles. À cette image de la femme à quatre visages va se superposer la vision d'un homme à trois visages, chroniqueur, peintre et peut-être père. C'est Gaspard, esprit suicidaire, friand de paradoxes, hommes à proverbes, celui qui « au lieu de reproduire ce qu'il voit, peint toute cette région d'où sort le visible. »

Et Thomas de vouloir poser toutes les questions et d'exiger d'obtenir toutes les réponses. Mais « ce que tu cherches, Thomas, sera toujours devant et derrière toi. » Et, tu devrais maintenant le savoir, « la réponse est cette partie de la question qui a pu se glisser entre l'oeil et la faucille du point d'interrogation. » L'auteur, plus que jamais, va dorénavant brouiller les pistes avec la plus grande lucidité.

Au début du livre, Thomas était né dans la province et le village de Mistassini. Voici qu'il est maintenant en route vers Tsamadou, son village natal situé

au bord de la côte. Il s'arrêtera à Chibougamau et à Namiscau mais aussi à Parménos, pays de chèvres, d'olives et de montagnes. Ce mélange de toponymes grecs et amérindiens (pas même québécois) indique l'inutilité des étapes et des identifications. Thomas cherche le lieu d'origine, celui qui descend vers la mer car c'est dans cette sorte de profondeur que s'abolissent un jour ou l'autre les tentatives de l'action et du langage. Il était presque nécessaire que le paysage grec apparaisse ici sous une forme ou sous une autre. C'est dans cette partie du monde que sont nés les grands mythes de l'aventure humaine. C'est à Delphes que les dieux avaient fixé le centre de la terre, ce nombril qui relie ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas. En voulant aller se perdre dans la mer, Thomas retrouvera-t-il la membrane rassurante de la mère ? Mais par-delà les eaux, il lui faudra encore marcher pour arriver au centre du globe, ce point de rencontre de toutes les forces, ce noyau composé des quatre éléments fondamentaux et d'un cinquième qui s'appelle le vide. Et ce vide, ce « miroir sans tain », est-ce déjà la mort qui se serait d'abord faite silence ?

Le monde infini du symbole

Je m'arrête, je n'ai rien dit. J'avais l'impression de me rapprocher et pourtant, je m'égaré. Je suis dans un roman policier, l'énigme pourtant si précise est impuissante à éclairer sa fin. Dans sa cabane comme sur la route, Thomas est un évadé, *surveillé* par la société qui le condamne mais *éveillé* par ces voix invisibles qui ne cessent de le harceler. Écartelé entre le ciel et la terre. Les mots se font victimes et les victimes deviennent des mots. L'ombre échappe à son double, Thomas a-t-il vraiment égaré ses meurtriers ? Non, je ne suis plus dans un roman policier, je suis dans un récit biblique. Thomas — incrédule mais croyant — s'était déjà apparenté à Moïse. Mais voici que Marie a tous les attributs de cette vierge qui n'a cessé de dérouter ceux qui ont voulu percer son mystère et son identité. Et Gaspard, à la poursuite d'une étoile qui ne s'allume pas, ressemble étrangement à l'un de ces trois mages dont il porte le prénom. Et tous les autres personnages, sans exception, que l'on nomme que par des prénoms et qui font ainsi penser aux apôtres, ces êtres à moitié identifiés.

Vers la fin, Thomas s'intégrera un moment à un étrange cortège porcin, enfant prodigue perdu dans la direction de sa vie.

Non. Ne pas mêler ainsi la police et la religion. Il ne s'agit que du monde infini et déroutant des symboles, ces mots et ces phrases qui sont continuellement renvoyés dos à dos, cavaliers qui consentiraient au duel en s'éloignant l'un de l'autre. Le doute s'équilibre dans son contraire. Un immense mouvement circulaire tente de replacer les sujets et les objets dans le chemin de la ligne droite. Mais la phrase résiste, se reprend, main et bras qui se lovent, corps qui recherche d'autres caresses et d'autres contorsions. Un serpent peut-il s'aimer lui-même ? La phrase est femme, elle conduira peut-être Thomas « à cette moitié de lui-même qu'il ignore encore. » Qui sait ? L'écriture n'est-elle pas aussi « cette apparente dissolution du réel au contact de l'encre ? » On le sait, la mort finit par recouvrir tout. Mais, mais, mais « s'il était possible de mourir à cette pensée qui se refuse à la mort. »

Réédition dans la nouvelle collection

bibliothèque québécoise

À L'OMBRE DE L'ORFORD

par Alfred DesRochers
132 pages, \$3.50

LA CHASSE-GALERIE

Légendes canadiennes
par Honoré Beaugrand
112 pages, \$3.50

MARIE CALUMET

par Rodolphe Girard
168 pages, \$3.50

L'ÉGLISE ET LE THÉÂTRE AU QUÉBEC

par Jean Laflamme et Rémi Tourangeau
356 pages, \$13.95

LE COMIQUE ET L'HUMOUR À LA RADIO QUÉBÉCOISE

**Aperçus historiques et textes choisis
1930 — 1970
volume II**

par PIERRE PAGÉ
avec la collaboration de Renée Legris
736 pages, \$14.95

RITUEL ET LANGAGE CHEZ YVES THÉRIAULT

par Jean-Paul Simard
148 pages, \$6.95

les éditions
fides

235 est. boul. Dorchester
Montreal H2X 1N9
(514) 861-9621

Je voudrais ne pas y croire. Me répéter que tout cela est dit, effacer ces dessins éblouissants du rapprochement et de la correspondance, ne pas obéir à la maîtrise d'une stratégie qui dispose si habilement toutes ses combinaisons verbales.

Yvon Rivard ne crée pas un monde mais le refait.

Jacques Michaud

1. Stanké, Montréal, 1979, 247 p.
2. En 1976, aux Éditions La Presse, l'auteur publiait son premier roman, *Mort et naissance de Christophe Ulric*. Plus qu'un roman, il s'agissait plutôt d'un voyage-rêve, celui que fait Christophe Ulric à la recherche d'une certaine Geneviève. Ainsi, l'homme ne cesse de poursuivre une image, c'est toujours la même tentative, celle de pouvoir retenir l'eau dans sa main.

Extraits de *l'Ombre et le double*

« . . . Depuis toujours, les hommes ont le goût du ciel. À peine sont-ils nés qu'ils regardent déjà les oiseaux cerner les cimes les plus élevées. Leur patrie est là-haut, du moins le croient-ils, et les voici qui s'engagent dans cette impossible ascension, possédés du désir d'être tout-puissants, rois d'un pays sans frontières, fût-il de la grosseur d'une tête d'épingle, sur lequel le soleil ne se coucherait jamais. Vaincre, dominer, comprendre : chacun à sa façon entaille le roc, tous se veulent immortels. Les récits de leurs exploits jonchent le sol et les femmes marchent pieds nus dans ces débris de silence en attendant le retour de ces éternels vaincus (ils s'élèvent, mais

les cimes aussi). Car ils reviennent toujours enfouir leur vertige au creux de notre ventre, et nous les berçons comme des oiseaux tombés à la mer. À l'aube, ils sont déjà loin : nous ne sommes que des bivouacs qui retardent leurs courses, les complices d'un sommeil inévitable. Ils ne savent pas que si la nuit en nous venait à se tarir, ils n'auraient même plus la force de gravir un caillou. Et nous, nous ignorons que ces gerbes de feu qu'ils engrangent dans notre corps sont notre seul regard. Ainsi enchaînés l'un à l'autre par ce lien invisible s'entre-déchirent les amants épris d'une liberté qui leur serait mortelle . . . »

« Je veux que vous cessiez d'adorer les dieux et que que vous trouviez en vous-mêmes la force d'abolir la nuit. »

ADRIENNE CHOQUETTE

deux rééditions

La nuit ne dort pas

nouvelles (format poche \$6.95)

« *La nuit ne dort pas* situe son auteur auprès de nos meilleurs conteurs et auteurs de nouvelles, Anne Hébert, Jacques Ferron, Yves Thériault, Ringuet ».

Gilles Marcotte, *Le Devoir*, 27 mars 1954

Je m'appelle Pax

Histoire d'un chien heureux qui médite sur son bonheur (\$4.95)

« Un livre pour enfants et pour vieillards, et pour ceux qui, entre ces deux extrémités, peuvent éprouver un état d'émerveillement ».

Alonzo Leblanc, *Livres et auteurs québécois*, 1974

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur

LES Presses Laurentiennes

C.P. 130, Notre-Dame-des-Laurentides
Québec, G0A 2S0